

Marc Angenot

PASSER À L'AVENIR: QUESTIONS À JOCELYN LÉTOURNEAU

(sur son livre *Passer à l'avenir: histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*.
Montréal: Boréal, 2000)

Lionel Groulx pensait que les Canadiens-français vivants avaient un devoir vis-à-vis des morts, un devoir de fidélité envers leur solide foi, leurs grands sacrifices et leurs modestes espérances. Au nom d'un tel devoir, il pouvait exiger de "son" peuple qu'il croupisse dans ses traditions, qu'il sente méritoire de se refuser à tout changement et finalement qu'il tourne le dos à l'avenir et se ferme au vaste monde. Jocelyn Létourneau pense exactement le contraire : si l'historien a des devoirs, c'est plutôt à l'égard de ceux qui *ne sont pas encore nés*, s'il a un mandat, c'est à l'égard d'un avenir ouvert, non hypothéqué par le ressentiment, non prédéterminé par le récit unilatéral, ressassé et rancunier d'un insurmontable conflit avec les "autres". Si un verset évangélique inspirait Létourneau, verset apparemment ignoré de l'abbé nationaliste, ce serait celui qui fait dire à Jésus: "Il faut laisser les morts enterrer les morts"...

D'où la question qui est au centre de son essai, *Passer à l'avenir*: "Quelle histoire pour quel présent et, surtout, pour quel avenir?" À cette question, la réponse, abondamment formulée et approfondie, est que toute l'histoire de ce qui désormais se nomme "le Québec" est à réécrire en mettant radicalement en cause, en écartant une bonne fois ce qu'on pourrait appeler l'histoire-rapport-Durham, cette histoire malheureuse, sorte de grand récit geignard plein d'échecs et de mécomptes qui ne peut déboucher que sur un seul mandat collectif, celui d'une *vendetta* perpétuée avec un ennemi héréditaire. Une histoire qui ne peut jamais s'achever que sur cette "pitoyable formule" de soirs de défaite : "À la prochaine..."

L'historien de Laval constatant que l'"identité collective" imposée jusqu'à aujourd'hui aux Québécois, toujours coincée entre la rancune et le sentiment d'échec, est rien moins que prometteuse, que l'ombre du réactionnaire abbé hante toujours ce récit perpétué, plaide pour qu'on en finisse un bon coup, pour qu'exactement le Québec "change de disque" et qu'historiens et penseurs se mettent au travail pour fabriquer, au bénéfice des Québécois futurs, un récit d'une tout autre nature, et, comme disent les doctes, d'un tout autre *éthos*, un récit plus

porteur et moins débilisant. Un récit aussi où il n’y aurait pas qu’un seul Personnage et ses coriaces et multiples antagonistes.

Létourneau est un de nos meilleurs historiens. Comment ne pas tomber d’accord avec son lucide et courageux constat? Comment ne pas se mettre de son côté quand on sait d’où viendront et viennent déjà les cris d’indignation à ces propos sacrilèges? Pour tant de pitoyables intellectuels, si le Québec oubliait un instant son immense contentieux qui se perd dans la nuit des temps, il cesserait aussitôt d’être! De même que Josée Legault – il fallait s’y attendre – avait patriotiquement réprimandé en son temps le Rapport Lacoursière sur l’enseignement de l’histoire (1996), soupçonné de ne pas vouloir laisser intacts les mythes nationalistes, de même la proposition radicale de Létourneau et son ras-le-bol ne peuvent qu’exaspérer ces intellectuels traditionnels dont la seule industrie, sous le nom à la mode de “devoir de mémoire”, consiste à tout faire pour s’assurer que les nouvelles générations s’imprègnent comme eux, comme leurs pères et comme leurs aïeux des bons vieux stéréotypes du “nous autres / eux autres”.

Et pourtant, je ne suis pas à l’aise avec la proposition de Létourneau et je regimbe devant un grand nombre de ses formules . Pour clarifier et exprimer mon malaise, je voudrais lui poser des questions qui ne sont pas des questions rhétoriques, mais l’expression d’une grande perplexité. “Se souvenir d’où l’on s’en va”, “le devoir de l’historien”, “l’identité collective”, ce sont des formules, certes problématisées par Létourneau, mais qui me heurtent. Par moments, j’ai l’impression que le rejet radical et sans bénéfice d’inventaire de la vieille historiographie québécoise, rejet que prône Létourneau, consiste *cependant* à reprendre le flambeau identitaire des mains défaillantes de ses prédécesseurs, le constat une fois fait du caractère irrévocablement “ringard” des visions, je ne dis pas à la Groulx, mais aussi à la Fernand Dumont, du peuple et de son devenir. Et à reprendre du même coup en le modernisant, le mandat de l’historien au service de la Nation, conception romantique et populiste qui ne me dit rien qui vaille.

Létourneau a une formule, paradoxale, pour se débarrasser des chantres québécois de la fidélité pesante aux grandes rancunes héréditaires : “Un historien, dit-il, s’intéresse plutôt à l’avenir qu’au passé”... Je vois bien ce qu’il veut leur dire. Mais pour moi, l’avenir n’est pas seulement “ouvert”, comme le veut Létourneau, il est, pour le pire et le meilleur, inconnaissable. Aucune histoire ne peut s’écrire en se

guidant sur lui qui est imprévisible. Il n’y a pas d’avenir, il n’y a que des programmes (politiciens) d’avenir, dont les uns, démocrates et pluralistes, sont plus “sympathiques” que les autres, ethnocentriques et hostiles, il est vrai – mais les uns et les autres seront toujours déjoués par l’avenir “réel”. Comment, lui demanderais-je, sous quel point de vue qui ne soit pas pharisaïque écrire l’histoire des 18 millions de malheureux crevés dans les tranchées de la Première guerre mondiale (de leurs veuves et de leurs orphelins), suivis du double de millions de morts de la Seconde, du point de vue d’une Europe qui, vers 1950, prend le parti de se confédérer et y aboutit pacifiquement un demi-siècle plus tard? Sous quel point de vue qui ne trahisse pas *la vérité des choses* dans leur horreur, leurs contradictions insensées et leurs apories. Je sais que tous ces malheureux que la presse patriote appelait “les poilus” ne sont pas morts en râlant un dernier “Vive la France et mort aux Boches!”, mais au bout du compte leur sacrifice inutile, leur peines d’amour et de haine perdues n’ont *aucun sens* récupérable du point de vue de ce qui s’est réellement déroulé, de ce qui a été l’avenir. Je crois qu’il est moins hypocrite de dire que cette guerre civile occidentale leur a d’abord enlevé la vie *et* que l’avenir les a dépossédés posthument d’un sens quelconque de leur mort – plutôt que de prétendre, ce qui serait tonique mais bien indémontrable, que l’Europe ne se serait pas confédérée sans ces millions de sacrifiés. L’avenir passe les certitudes d’un moment, les efforts humains et les espérances collectives aux profits et pertes et *c’est tout*.

Si l’historien ne peut prétendre sans imposture être au service d’un avenir inconnaissable, peut-il et doit-il se mettre au service de la Nation, peut-il confondre, entremêler son désir civique fort naturel de travailler au progrès de sa société *et* son travail sur archives avec à l’esprit la seule question dont la réponse n’est pas résolument inconnaissable (même si elle va être complexe et contradictoire), qui est: “qu’est-ce qui s’est vraiment passé?” Létourneau se veut au service d’une identité québécoise ouverte sur le monde, dynamique, non-hypothéquée : il a raison dans la mesure où notre temps est censé avoir raison – contre l’abbé Groulx qui avait un genre de raison dans le sien, lequel s’est éloigné idéologiquement du nôtre. Car l’abbé aussi était, corps et âme, c’est le cas de le dire, au service d’un Avenir pour son Peuple – simplement ce ne saurait être aujourd’hui ni le même avenir, ni le même peuple (il a d’ailleurs changé de nom entre-temps) et l’avenir messianico-réactionnaire de l’abbé-historien de la “race” nous paraît (avec quelques voix dissidentes qui choquent l’opinion quand elles se

font entendre) désolant et lugubre, c'est devenu *un avenir du passé* – c'est que le monde a changé et que nous avons changé avec lui.

Je propose que l'historien a un travail *critique* à faire qui est exactement le contraire de l'instrumentalisation du passé au nom d'une refondation des dynamiques collectives. Car je pense que, si vertueux et civique que soit un tel projet, il ne peut qu'aboutir à civiquement et vertueusement truquer les données du passé, à passer sous silence ce qui est trop contradictoire, trop misérable, trop peu prometteur, et à "récupérer" ce qui est récupérable. Je ne ferai pas l'injure à Létourneau de ne pas rappeler qu'il dit à plusieurs reprises dans son livre que le *mandat identitaire* qu'il donne à l'historien doit s'accomplir dans le respect rigoureux des sources et des données. Mais je "soumets respectueusement" (comme disent les avocats en cour) que ces deux règles sont antinomiques.

Tout le monde dans la société a intérêt à ne pas se souvenir, à ne se souvenir que sélectivement, pas seulement les anciens diplomates qui ont joué sur les deux tableaux, les anciens journalistes fascisants ou staliniens, les tortionnaires à la retraite, mais aussi les majorités silencieuses et lâches, peu désireuses de se poser des questions, et les politiciens de tous bords au nom de leurs programmes d'avenir justement, et les pédagogues au service du bien actuel, qui ne savent que faire de Platon, esclavagiste, de Jefferson, non moins esclavagiste, de Freud "homophobe" et rien moins que féministe – sinon vertueusement les censurer. Et parce que tout le monde a intérêt à tirer un bout de l'histoire à soi et à étendre le manteau de Noé sur le *scandale* global du passé, l'historien n'a à mon avis qu'un rôle à jouer, celui de rappeler désagréablement et obstinément aux uns et aux autres un "passé qui ne passe pas" (Henri Rousso) avec la conviction que le rappel déplaisant de ce que personne dans la société ne veut entendre a plus de valeur à long terme qu'une histoire adaptée aux priorités du moment avec ses convenances et ses refoulements.

Je rappelle au passage que c'est au nom d'une histoire nationale qui ne soit pas désolante et qui ne bloque pas l'avenir qu'Ernst Nolte a choisi la voie du révisionnisme de l'histoire allemande moderne et singulièrement du nazisme, choix qui a déclenché, avec Jürgen Habermas notamment, l'âpre polémique de l'*Historikerstreit*.

À plusieurs reprises, Létourneau dans son livre discute d'un même élan des *manuels* d'histoire au Québec. Mais mon cher Jocelyn, les manuels d'histoire sont à l'Histoire ce que la musique militaire est à la musique! On ne peut pas parler d'eux sans poser l'évidence: les manuels scolaires de tous pays sont *fatalement* au service de mensonges civiques éhontés. Ce n'est pas le récit fabuleux des Plaines d'Abraham le problème! Aucun manuel scolaire au Québec ne raconte la Crise d'Octobre et le meurtre de Pierre Laporte sans que les préoccupations de convenance politique n'offusquent totalement le simple et candide énoncé des faits. Dans les manuels turcs, ai-je lu quelque part, Attila est présenté aux enfants comme un homme de grandes noblesse et urbanité... Comment s'en étonner? L'histoire scolaire est au service d'un ministère, d'un gouvernement, d'une ligne politique, plus d'un certain nombre de *lobbies* qui ont de la rigueur scientifique une idée très suspicieuse. Un essayiste ne peut parler des deux, histoire et histoire scolaire, sans dire qu'il s'agit de choses absolument antagonistes par nature.

Enfin pour couper court, une dernière réserve : sans doute Létourneau souhaite-t-il passer à une histoire du Québec pluraliste, une histoire dont ne soient pas exclus et où puissent se reconnaître les "Anglos", les Mortagnais et les Cris, les noirs de la Petite-Bourgogne et les juifs de Côte-Saint-Luc...

Le mot de défi est faible car il y a peu de pays où une telle histoire pluraliste ait été tentée – et si elle a été tentée ce sont cette fois les *aparatchiki* communautaires de **tous** les bords qui vont aller protester chez lui au nom de "leur" mémoire unilatérale. Mais en outre, cette histoire plurielle du Québec, par la nature des choses, ne pourra que faire s'évanouir le "projet national", projet qui reste cher à sa façon à Létourneau – façon qui, encore un coup, n'est plus celle de Groulx et de Dumont (mais qui est peut être celle d'un Gérard Bouchard). En tout cas, je vois ici une aporie et je serais curieux de savoir comment il la résout sans intimer aux minorités un devoir d'assimilation aux aspirations jadis dénommées "canadiennes-françaises".

